FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

(Commence le 25 juillet.)

CHANTEREINE

Par

Georges de LABRUYERE

Le sentier était étroit, glissant, mal éclairé.

Chantereine, pourtant, ne tarda pas à atteindre l'étage qu'on lui avait indiqué.

Elle reconnut la porte et tira doucement le pied de biche

Un bruit de sonnette retentit à l'intérieur, mais personne ne parut.

Au bout de cinq minutes, la jeune fille, n'entendant aucun bruit, ressonna.

Alors, elle entendit comme un froissement derrière la porte et le bruit d'une respiration.

Il était évident qu'il y avait quelqu'un là, mais que ce quelqu'un hésitait à ouvrir.

Chantereine, une troisième fois, agita la sonnette.

—Qui êtes-vous? demanda une voix.

—Je suis celle qui vient de la part d'Héloïse.

—Ah! bon, parfait, je suis à vous, reprit la voix.

Trois secondes encore s'écoulèrent.

Chantereine perçut un son singulier, une sorte de claquement doux et retenu, comme fait le ressort d'un pistolet qu'on désarme.

Puis, une clé tourna dans la serrure, et la porte s'ouvrit.

Dans l'entre-bâillement, la jeune fille distingua la silhouette d'un homme de taille moyenne, qui, une main disparue dans la poche intérieure de son vêtement, comme pour y étreindre une arme toute préparée, hésitait à livrer l'entrée.

Mais, à l'aspect de la visiteuse, il prit tout de suite son parti.

—Entrez, mademoiselle, dit-il en s'effaçant.

Chantereine pénétra dans cette retraite si bien gardée

Derrière elle, l'homme se hâta de refermer la porte et la verrouilla.

Puis il rejoignit la jeune fille qui attendait, debout, dans une étroite chambrette, misérablement meublée, au carrelage délabré.

Quand l'hôte de cet humble logis lui apparut dans la pleine lumière de la croisée sans rideau, Mlle Caron se prit à le considérer avec une ardente curiosité.

Immobile devant lui, elle le dévorait des yeux, comme on regarde une personne dont l'on a tant entendu parler par ses exploits, par sa renommée et que l'on voit, pour la première fois, en chair et en os.

Et le regard de la belle Nivôse, déjà si brillant si intense à l'ordinaire, s'éclairait d'une flamme nouvelle, où y avait de la reconnaissance et de l'admiration.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, mais d'allure très jeune encore; c'est à peine si quelques rares cheveux blancs argentaient ses tempes. Il était mince, quoique robuste; son visage, d'une beauté régulière mais un peu accentuée, décelait un mélange d'énergie, de volonté et de ruse. Et celle-ci, visible au premier coup d'œil, atténuait un peu ce qu'il y avait de sympathique et d'attirant dans le regard brillant et clair de ce personnage dont l'élégance native, les mains fines et blanches, une recherche générale de toute la personne, tranchaient avec le costume, plus que simple, d'artisan ou d'employé, du bâtiment Mulot.

L'inconnu supporta en souriant cet examen.

Puis, tout à coup, reprenant un silence qui commençait à devenir gênant:

—Soyez la bienvenue dans ce taudis que votre présence illumine, mademoiselle... Chantereine! fit-il en s'inclinant. Je suis bien, bien heureux de vous voir.

—Et moi aussi, monsieur le chevalier, répondit la jeune fille avec une rougeur de plaisir, car mon confiance a été bercée par le bruit de votre renom et le récit de vos actions héroïques.

—Il n'y a pas de héros où vous êtes, mademoiselle... Que pèsent mes vaines tentatives à côté de l'admirable sacrifice de la sainte martyre de Nivôse?

Puis il tendit une chaise à la jeune fille, qui l'émotion étreignait.

Quand tous deux furent assis, celui que Marie Caron venait d'appeler Monsieur le chevalier reprit:

—Vous avez fait demander à me voir, mademoiselle; serais-je assez heureux pour pouvoir vous servir?

—Chevalier, dit Chantereine, subitement grave, presque solennelle, il s'agit non de moi mais de la Cause.

—Mais vie est au roi, vous le savez, mademoiselle, et il n'est rien que je sois prêt à faire pour son service. Parlez!

—Vous savez que Cadoudal est arrêté?

—Depuis hier soir, oui, mademoiselle.

Chantereine le regarda avec étonnement.

Quoi! dit-elle, déjà! Et comment l'avez-vous appris?

Le chevalier hésita un peu.

Par la rumeur publique, finit-il par répondre, la voix un peu voilée.

Et il ajouta, reprenant son sourire:

—Tout Paris le sait comme moi, d'ailleurs; les gazettes hier soir, ont toutes publié la nouvelle. Même, la consigne qui, depuis tant de semaines, tenait closes, en plein jours, les portes de la ville, est levée depuis hier... Et, tenez, je m'apprêtais moi-même, maintenant qu'on peut sortir sans montrer patte blanche, à m'éloigner de cette vilaine ville où il faut se cacher et vivre en proscrit, pour regagner ma chère province d'Artois, la demeure paternelle, les amis de mon enfance, et y oublier, dans la prière et la retraite, les malheurs de ces temps.

Et son doigt montrait un portemanteau préparé bien au une au le lat.

Il ajouta:

—Je serais même parti ce matin, dès l'aurore, si je n'avais attendu notre visite...

Chantereine se leva, toute pâle.

—Chevalier! fit-elle d'un ton suppliant, la voix toute tremblante.

—Eh bien, quoi, mademoiselle, qu'avez-vous? dit l'inconnu surpris, se levant à son tour.

—Il ne faut pas que vous partiez!... Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas partir!

Elle avait accentué ces mots avec une vibration telle que le chevalier effrayé fit un geste qui signifiait:

—Pas si haut, par grâce, on pourrait vous entendre. Cette maison n'est point sûre.

La jeune fille comprit, et d'un ton radouci:

—Oh! monsieur, monsieur, reprit-elle, vous êtes notre seul espoir, ne nous abandonnez pas!

Remettez-vous, mademoiselle et soyez assurée, je ferai ce qu'il faudra faire, pour le service du roi et pour le vôtre.

—Mais, vous ne partez pas?

—Je suis prêt à demeurer, si cela est nécessaire; mais expliquez-vous, je vous en prie, dites ce que l'on attend de moi.

—Il faut sauver Cadoudal!

—Le sauver?... Et comment?

—En le faisant évader.

Le chevalier resta pensif un instant, mais il reprit.

—C'est lui qui vous envoie?

Non, pas précisément, mais il sait que je suis ici.

—Vous l'avez donc vu, depuis qu'il est prisonnier?

Oui, cette nuit... Et je lui ai soumis le projet pour lequel je viens vous demander votre aide.

—Vous avez pu pénétrer au Temple? fit avec étonnement l'étranger.

—Oui.

Comment vous y êtes-vous prise, surtout lorsqu'il s'agissait d'un prisonnier de cette importance?

—Vous savez que mon père est enfermé dans cette prison depuis de longues semaines?

—Oui.

—Eh bien, dès son arrestation, j'ai renoué, avec la fille du geôlier en chef, Fauconnier, des relations qui dataient de mon enfance. Fauconnier n'est pas un méchant homme, il pense que mon père n'est pas gravement compromis, et il a toléré mes visites à sa fille, et mes entrevues avec mon pauvre papa.

—De sorte que vous avez pris pied au Temple, et qu'on a coutume de vous y voir?

—C'est cela même. Or, hier soir, à l'insu de Fauconnier, je suis restée cachée dans la chambre de mon amie Jenny, et quand tout le monde a été couché, j'ai été introduite dans la cellule de Georges par un guichetier qui est un des nôtres, ou qui, en tout cas, nous sert sans scrupule. J'ai trouvé le général découragé, acceptant la défaite, résolu à la mort. Mais j'ai réussi à relever son courage, à réchauffer sa foi. Je lui ai dit que, lui disparu, la cause de la religion et de la royauté était à jamais compromise, qu'il n'avait pas le droit de sacrifier sa vie, qui n'appartient pas qu'à lui. Je lui ai fait part de mon projet de vous voir, d'implorer votre aide, à vous, si brave, si héroïque, si adroit aussi, et qui avez fait échapper notre sainte Marie-Antoinette des mains de ses bourreaux.

—Hélas! interrompit le chevalier, vous voyez bien que je n'ai pas réussi!

—Oh! cette fois, vous réussirez, je le sens, j'en suis sûre! Il n'est pas possible que Dieu ne soit pas avec nous! D'ailleurs, si l'évasion de la reine a échoué, ça n'a pas été par votre faute, mais à la suite d'une imprudence commise par elle... Oh! je vous en supplie, chevalier, consentez à nous servir. Georges libre, tout est remis en question. On combinera quelque action nouvelle qui, cette fois, réussira. Il n'y a pas de temps à perdre; vous savez que l'usurpateur rêve de mettre sur sa tête la couronne de Charlemagne et de s'asseoir sur le trône de saint Louis. Je vous en conjure, monsieur, au nom de nos chers martyrs, du roi Louis XVI, de la reine Marie-Antoinette, de la chère et bonne Madame Elisabeth, au nom de l'enfant royal, torturé et assassiné par ces monstres à la face humaine, aidez-nous à sauver Georges, aidez-nous à venger nos morts!

Chantereine s'était presque mise à genoux en prononçant ses dernières paroles; ses mains jointes tendues vers l'inconnu, elle épiait sur son visage une décision dont dépendait le salut ou la mort de son cher Georges.

Le chevalier la releva au moment où ses genoux allaient toucher terre.

Ému de tant d'exaltation, touché par les accents pénétrants et la douloureuse implération de la jeune fille, il répondit d'une voix nette et ferme:

—Soyez, mademoiselle, vous pouvez compter sur moi. Tout ce qui sera humainement possible de tenter, pour sauver Georges, je l'essayerai!

Et il la força doucement à s'asseoir.

Chantereine saisit une de ses mains et, avant qu'il eût eu le temps de s'y opposer, la porta à ses lèvres.

—Merci, merci, fit-elle avec des larmes de joie, je savais bien que le chevalier de Rougeville était toujours le serviteur dévoué de son Dieu et de son roi!

Rougeville!

C'était bien, en effet, cet énigmatique personnage, dont la vie fut si mystérieuse, si enveloppée de ténèbres, que l'histoire, encore, hésite devant cette suggestive figure. C'est plus que douteux. Il semble qu'il ait été, dès sa naissance, entouré de mystère.

Ses origines, pourtant, sont connues aujourd'hui: ses tentatives pour sauver la reine, ses conspirations pendant toute la période impériale, sa fin tragique, en 1814, à la veille même de recueillir la récompense, le prix peut-être de ses fidèles efforts.

Mais son rôle exact, ses réelles attaques restent encore inconnues, et l'on ne sait au juste si, abusé se facultés de conspirateur, si la ruse, qui fut sa force et son principal moyen d'action, ne le contraignirent pas à une sorte d'existence en partie double, l'obligeant à garder un pied dans chaque camp.

C'est dont le grand Dumas nous a montré, dans l'un de ses plus dramatiques récits, sa figure idéalisée sous le masque du Chevalier de Maison-Rouge, l'appelant, de son véritable nom, Gonzze. Bien que connu dans les biographies historiques sous le nom de marquis de Rougeville, il était ni chevalier, ni marquis, ni Rougeville.

Il était le fils d'un modeste cultivateur de l'Artois, qui s'était enrichi dans la ferme des eaux-de-vies et des grains.

Mais, quelque importance qu'il y eût dans le personnage, créé de toutes pièces, dont il s'était affublé, il n'en eut pas moins l'existence la plus romanesque, la plus extraordinaire qui se puisse voir.

Bien qu'il pas un conspirateur, il le conspirateur, comme Rome était la ville, le roi, par excellence, sans possible rivalité.

Gonzze, ou plutôt Rougeville, sut, dès le début de sa carrière et en dépit de sa naissance plus qu'obscure, se faufiler à la cour.

D'où venait-il? d'où sortait-il? Nul n'eût pu le dire, et les généalogistes pourtant si méticuleux de l'époque, qui examinaient à la loupe les titres de chacun, avant d'autoriser les présentations, durent se contenter de ses affirmations, faute de le pouvoir convaincre de mensonge.

Grâce aux recherches d'un érudit, amoureux des origines historiques, M. G. Lenôtre, qui vient de publier une étude passionnée sur lui, on sait que Gonzze, né en 1761, il sut se vieillir de quelques années pour faire admettre cette fable: qu'il avait suivi Lafayette et Rochambeau en Amérique.

Il paraît plus vraisemblable qu'il ait rejoint les Hébertistes de l'Amérique tout à la fin de la campagne. En tous cas, c'est de là qu'il revient, non plus Gonzze, mais Rougeville, du nom d'un moulin de Rougeville.

Plus tard, il prétendit avoir été, avant de partir en Amérique, officier dans la légion de Soubise, puis gendarme de la garde du roi, transformé avec le prévôt d'capitaine de cavalerie.

Tout cela, à seize ans!

Fut-il, ensuite, ainsi qu'il l'a affirmé lui-même, écuyer de Monsieur, puis colonel de cavalerie? Rien plus que douteux. Il semble

A Continuer.

ELECTION D'OFFICIERS DE LA SOCIETE HISTORIQUE DE LA LOUISIANE.

Le 15 Février la Louisiana Historical Society a fait le choix de ses officiers. Ils furent tous élus à l'unanimité M. Gaspard Cusachs, président; M. John Dymond, premier Vice-président; M. William Kenner, second vice président, le Juge Henry Renshaw troisième vice-président; Mademoiselle Grace King archiviste; M. Bussière Rouen, secrétaire et bibliothécaire; M. William O. Hart, trésorier.

25th ANNIVERSARIE DE LA SOCIETE FRANÇAISE DE B. A. M.

Les Directeurs et Souscripteurs sont informés que des billets de bal de Dames peuvent se procurer à la Pharmacie de Vaudé, 8 heures du matin à 5 heures de l'après midi.

A. J. BONNEMÈRE,
Secrétaire.

"BUREAU OU MARKETS" OUVERT A LA NOUVELLE ORLEANS SOUS LA DIRECTION DE M. L. MEYER.

Le Département de l'Agriculture des Etats Unis vient d'établir à la Nouvelle Orléans une branche du "Bureau of Markets" qui sera dirigée par M. Geo Meyer. Ce bureau sera un bureau de publicité où l'on publiera tous les jours les cours de tous les marchés du pays montrant la valeur des fruits et des légumes. Cette information comprendra les tomates, les choux, les oignons, les pommes de terre, les fraises, la laitue, et autres légumes de la Louisiane. C'est l'intention de ce département d'aider le fermier autant que possible et de l'assister à vendre ses produits avec plus d'avantage. Les cours du marché seront envoyés à tous ceux que cela intéressera sans aucun frais.

M. Meyer est très anxieux de rencontrer tous ceux qui sont intéressés en des informations de ce genre et qui ne peuvent que faire la bon aux fermiers l'état. Pour plus d'informations il faut s'adresser: United states Department of Agriculture, Bureau of Markets, 311-315 Metropolitan Bank Building, New Orleans.

INJECTION BROU

Le traitement logique.
Direct—Prompt—Efficace
Pour la
MALADIE LA PLUS REBELLE
Un vente chez tous les Pharmaciens.

"L'endroit où L'on Mange"

COMUS
RESTAURANT

135 RUE ST. CHARLES
715 RUE COMMUNE

Consulat Général de France
237 RUE IBERVILLE.

(Ouvert de 9 heures à 3 heures, Samedi de 9 heures à Midi.)

Le Gérant du Consulat Général à l'honneur de porter à la connaissance des personnes dont les noms suivent, qu'avant d'importantes communications à leur faire, il leur serait reconnaissant de se présenter en personne au Consulat Général, ou de lui envoyer leur adresse par la poste:

Arrazuet, Boutiero
Baviot-Lachotte, Jean Narcisse,
Bigaudet Jean
Casselonne, Pierre
Cassière, Maximin,
Cazaurang, Romain dit Minviolle
Constaline, Paul
Cousle, François
Dichart, Dominique
Frechon, Jean (Enfants de)
Gère, Bertrand
Guion, Jean Marie,
Lapeze, Jean
Levêque, Gaston
Loustalot, Jean
Mazon, Jean
Pallengat, Jean
Parmentier, Henri Victor Marie
Pedegaigts, Edouard Auguste
Pedegau-Seigneuref, Jean Jacques
Serignan, Jacques
Taillacq, Jean
Aibaits, Jean Pierre,
Ardans, Bernard
Ardans, Gratien
Ardans, Jean
Babbi, Armand
Bergeron, Jean
Bouchet, Lucien
Garrica, Jean
Larricabura, Pierre
Errecart, Martin
Faika, Pierre
Fourcade, Etienne Louis,
Grussaule, Pierre
Ihiteaque, Pierre
Iriart, Gratien
Lacroix, Jean
Larran, Martin
Methoola, Jean
Pecastaing, Jean Cecile,
Pees, Lalanne Gervais,
Piarrot, Eugene Jean
Pisson, Pierre
Poulit, Jean Marie,
Uharriet, Martin

TRÈS AFFAIBLIE ET NERVEUSE

Dit cette dame qui soutenait une famille de quatre personnes. — Lisez son récit à propos de Cardui.

Tallapoosa, Ga.—Mme Sallie Eidson de cet endroit, écrit: "Ma santé était très mauvaise: j'étais affaiblie, nerveuse; j'avais des évanouissements, des étourdissements, et des palpitations de cœur. J'étais ainsi affligée pendant mes périodes de . . . J'étais bien embarrassée, car pendant 7 ans je travaillais dans un hôtel, après la mort de mon père, et j'avais à soutenir une famille de quatre personnes. Ayant parcouru l'"Almanac D'Anniversaire," je me décidai à essayer Cardui. Cela m'a fait beaucoup de bien. Je suis persuadée que ce remède agira exactement selon les recommandations. Après avoir consommé trois ou quatre bouteilles, le mieux se fit en moi. Dès lors, je commençais à me rétablir en santé et en force. Je pris, en tout, neuf bouteilles. C'était la première fois que je me servais de Cardui. Je ne pesais que 108 livres, et je suis arrivée à 122. Je me sentais tout autre.

Auparavant il m'était impossible de dormir; j'avais recours au massage, tellement j'étais nerveuse et engourdie. Tout cela a disparu dès que je me servis de Cardui.

L'efficacité d'un remède est constaté invariablement par les résultats obtenus de son usage actuel. Le meilleur témoignage du mérite de Cardui se trouve dans les milliers de lettres de reconnaissance reçues par nous de personnes qui ont fait usage de Cardui.

Si vous souffrez des maux particuliers à la nature féminine, essayez Cardui, le tonique souverain des femmes. Adv.

CONDITIONS DE GUERRE ET LE SERVICE DE TELEPHONE

Parmi les conditions imprévues qui nous ont été imposées par la guerre, est la nécessité au point de vue pratique, de suspendre le développement commercial de nos affaires.

Ayant à faire face à une augmentation inaccoutumée dans l'usage du téléphone, et une forte demande pour un service nouveau et additionnel, il nous est impossible d'accepter ou de remplir les demandes qui nous sont faites, à moins de faire subir des delais indéfinis, à nos clients.

Cette situation est due à l'importance de conserver notre matériel, afin que les demandes faites par le gouvernement pour la guerre puissent être remplies promptement n'importe où et à n'importe quel moment.

T. BARTON BAIRD,
Gerant du District

Cumberland Telephone and Telegraph Co.

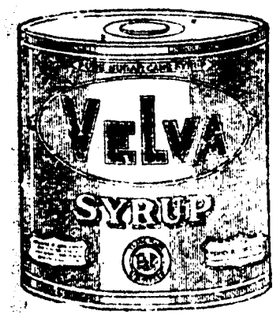
D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à neuf heures du 1er octobre au 1er juillet, coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal. 2eme District

UN DÉJEUNER RAISONNABLE—



De bonnes gaufres, un verre de lait et du SIROP VELVA. Une nourriture saine, agréable au goût et rafraîchissante. Donnez aux enfants tous les jours des tartines de *Sirop Velva*. C'est une nourriture raisonnable et économique —demandez à votre épicier le prix en caisse.

Toute ménagère économe sait que le nom Penick et Ford veut sonjours dire le meilleur en son génre 19 ans de supériorité.

Penick & Ford, Ltd.
Les Plus Grands Fabricants de Sirops et de Mélasse du Monde
NOUVELLE ORLEANS, LNE.

MATHEY-CAYLUS
CAPSULES
Le modèle — Remède Français

Pendant plus d'un demi siècle, les médecins européens les ont prescrites et elles ont obtenu des résultats excellents. Dans toutes maladies provenant des écoulements urinaires elles agissent promptement et complètement. Chez tous les pharmaciens. CLIN & CIE., Paris

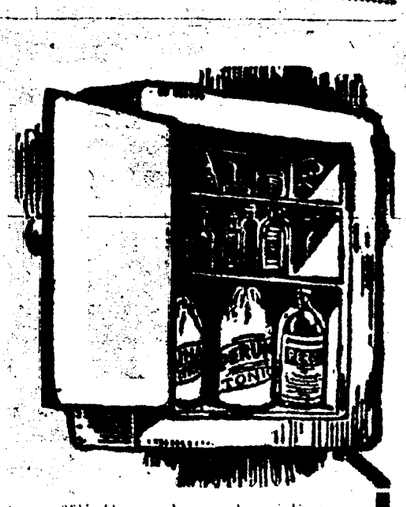
E. FOUGERA & CO. INC., New York.

Pour Toute la Famille le Coffre de Médicaments

Il faut que le coffre de médicaments contienne de bons remèdes pour les rhumes, les toux, les affections catarrhales.

Des remèdes pour les troubles digestifs, le manque d'appétit, etc.

Il doit aussi contenir un bon tonique pour rendre les forces après la maladie, pour aider à surmonter les troubles nerveux. Ces trois genres d'afflictions nerveuses sont intimement reliées les unes aux autres. Un bon médicament les traitera toutes avec succès.



Le PERUNA Est Indispensable

C'est le seul médicament qui guérit toutes ces différentes afflictions, le seul médicament qui ait acquis une place sûre dans les foyers américains après un service de guarante-cinq années.

Le Péruna assure votre vie. Il a mis en déroute des maladies sérieuses et a guéri des catarrhs datant de plusieurs années.

Dans sa forme liquide, il s'est fait un nom par son seul mérite et en forme de pastilles des milliers de personnes s'en servent et sont soulagées de suite.

Le Manalin est un autre remède indispensable. C'est un laxatif remarquable et un tonique pour le foie. C'est un médicamment idéal parce qu'il est efficace, léger, et agréable au goût, et parce qu'il surmonte les difficultés sans en créer une habitude. Quand on s'en sert d'une façon raisonnable il règle les intestins. Dans sa forme liquide on s'en sert depuis presqu'aussi longtemps que le Péruna et en forme de pastilles il est délicieux au goût, facile à prendre, sûr pour les malade set les enfants et agit promptement.

Ces médicaments sont des modèles dans des milliers de familles. Leur mérite leur a valu leur succès.

LA COMPAGNIE DE PERUNA, Columbus Ohio.